

LE CATHARISME

Guilhem de Carcassonne, le 13 juin 2021

Le thème que je voudrais développer dans le cadre de ce culte est celui de la compréhension de ce qu'est le catharisme.

Avant d'aller plus loin dans la spiritualité cathare, il est nécessaire de savoir de quoi on parle.

DU SYMPATHISANT AU CROYANT

Le catharisme est une religion, c'est-à-dire la réunion volontaire de personnes qui partagent une spiritualité et une conception du cheminement à suivre pour atteindre le salut qui sont identiques.

La spiritualité, c'est la foi que le croyant cathare va découvrir par l'éveil qui est le résultat de l'intégration mentale d'une connaissance qu'il va juger révélatrice pour lui de ce qu'il ressent au plus profond de son être. Quand la connaissance acquise provoque en lui ce ressenti profond, le sympathisant devient croyant. Même s'il n'est encore à l'aise avec tous les éléments doctrinaux du catharisme, souvent parce qu'il n'a pas encore fini d'apprendre, il est totalement convaincu que le catharisme est, de son point de vue, le meilleur moyen d'accéder au salut.

L'AVANCEMENT DU CROYANT

À partir de ce moment, le croyant va se rapprocher, si ce n'est déjà fait, de personnes qu'il identifie comme ayant la même conception que lui et il va approfondir sa foi par le partage avec les autres et par l'étude de textes qui vont lui donner des éléments qu'il intégrera selon sa propre compréhension.

Si cela le conforte dans son choix de chapelle, il va prendre conscience des impératifs du catharisme, à commencer par le plus important : le salut ne peut advenir si l'on n'est pas baptisé — nous parlons de Consolation —, donc il faut rejoindre une communauté ecclésiale et donner à celle-ci la capacité de disposer de tout ce qui est nécessaire à ce futur besoin de Consolation.

Le croyant va donc participer à la hauteur de ses moyens à tout ce qui favorisera l'émergence de communautés évangéliques, que nous appelons « maisons cathares », et va aider celles et ceux qui ont fait le choix de suivre un noviciat pour atteindre la Consolation. Certes il n'est pas indispensable de disposer d'êtres humains consolés pour recevoir la Consolation ; les cathares considèrent que rien de matériel n'est en mesure d'empêcher la réalisation de ce qui vient de Dieu, mais il est indispensable de pouvoir faire son noviciat pour atteindre un stade d'avancement suffisant pour recevoir la Consolation.

Quand de telles communautés existeront, le croyant mettra tout en œuvre pour aider les chrétiens consolés (qu'il appelle affectueusement Bons-chrétien(e)s ou Bons-hommes – Bonnes-femmes), car il sait que le respect doctrinal de leurs vœux peut les mettre en difficulté dans ce monde. Il servira souvent d'intermédiaire entre eux et la part du monde la plus agressive.

Ce croyant, comme je viens de le dire, a encore besoin d'avancer dans son cheminement pour intégrer, petit à petit, les éléments doctrinaux que le catharisme adopte.

Cela va commencer par acquérir une connaissance qui lui montrera la pertinence des choix doctrinaux faits par les cathares. Ses éventuelles préventions par rapport à tel ou tel point précis, comme la non-violence absolue ou le caractère malin du monde par exemple, vont finir par disparaître quand il arrivera à comprendre les choix de la doctrine cathare par le biais de l'étude textuelle et philosophique.

Ensuite, il va, par petites touches complètes ou partielles, intégrer ces choix doctrinaux dans sa morale ou éthique personnelle. Il n'y a aucune obligation immédiate à se conformer à la Règle de justice et de vérité qu'observent scrupuleusement les novices et les consolés, mais cela devient de plus en plus prégnant pour le croyant qui évolue dans sa foi.

LE CATHARISME PEUT CONDUIRE À D'AUTRES VOIES

Bien entendu, à chaque étape de ce cheminement : éveil, intégration doctrinale et intégration pratique, il peut y avoir un rejet incoercible qui révélera au cherchant-Dieu que le catharisme n'est pas sa voie spirituelle personnelle. Dans ce cas il changera de voie et s'apercevra que le mode d'évolution du catharisme est très bon

pour faire son auto-analyse et ainsi éviter de cheminer sur une voie qui ne nous convient pas, au risque d'arriver au seuil de la mort sans avoir trouvé la bonne voie à suivre.

QUE NOUS DIT LE CATHARISME ?

Le catharisme est un christianisme authentique au sens littéral de cet adjectif. En effet, le christianisme est authentiquement issu du message divin transmis par Jésus-Christ. Ce message est simple et repose sur la nécessité d'un amour absolu qui ne connaît aucune limite familiale, religieuse et sociale. En cela il s'oppose au judaïsme qui limite l'amour au coreligionnaire (le prochain), qui met en avant les liens familiaux et qui tolère la violence réactionnelle (loi du talion)

Au contraire, le message divin transmis par le messager inverse ces valeurs. Il ne reconnaît pas les liens familiaux : « qui sont ma mère et mes frères ? », « laisse les morts enterrer les morts ». Il ne reconnaît pas la violence réactionnelle : tendre l'autre joue, laisser son manteau, faire un mile, etc. Et il ne reconnaît la primauté du coreligionnaire sur les autres humains (samaritaine, les nations, etc.).

La Bienveillance

12 septembre 2021 par Guilhem de Carcassonne

« AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES »

« Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés, vous aussi vous aimer les uns les autres. Par là, tous sauront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Évangile selon Jean (13, 34-35)

Ces phrases, anodines de nos jours, étaient presque anarchiques à leur époque. D'abord par la présentation qui en est faite. Présentée comme un commandement nouveau, elle affirme qu'une telle proposition est nouvelle, donc que la Torah et ses dix commandements sont incomplets puisqu'ils ne prévoient pas ce cas. Or, on y trouve pourtant, dans l'Exode et le Deutéronome¹, l'amour dû à Dieu et, dans le Lévitique², l'amour du prochain.

La loi mosaïque

Le prochain, pour les juifs, désigne celui dont on était proche d'un point de vue ethnique et spirituel ; le congénère et le coreligionnaire. L'amour filial étant dans les dix commandements, il ne peut s'agir d'une redite.

En effet, dans les dix commandements : la loi mosaïque, dite également loi positive, énonce plusieurs points fixant des obligations préférentielles :

- 1 – Obligation d'avoir Iahvé comme seul Dieu puisqu'il a libéré le peuple juif d'Égypte ;
- 2 – Interdiction de toute idolâtrie et, également iconoclasme (image), car Iahvé est un Dieu jaloux se vengeant sur les fils des fautes des pères ;
- 3 – Utilisation parcimonieuse et justifiée du nom de Iahvé ;
- 4 – Observation du septième jour, le Sabbat, totalement réservé à honorer Iahvé en souvenir de la libération d'Égypte ;
- 5 – Respect envers les parents ;
- 6 – Proscription du meurtre, sans précision ;
- 7 – Proscription de l'adultère ;
- 8 – Proscription du vol ;
- 9 – Proscription du faux témoignage contre le prochain ;
- 10 – Proscription de toute atteinte aux biens du prochain, y compris en pensée.

La loi du talion

La loi du talion³ prévoit également une réciprocité équivalente envers celui qui cause un tort à son semblable. Cela va du remboursement d'une bête tuée sous les coups (âme pour âme) à la mise à mort pour un meurtre, en passant par la réciprocité des blessures (fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent). Il semble que la loi du talion, adoptée par les juifs, soit héritée des mésopotamiens, puisqu'on la trouve dans le code d'Hammurabi⁴ : « § 196 : Si quelqu'un a crevé un œil à un notable, on lui crevera un œil. § 197 : S'il a brisé un os à un notable, on lui brisera un os. § 200 : Si quelqu'un a fait tomber une dent à un homme de son rang, on lui fera tomber une dent. »

La non-violence absolue

Christ se positionne clairement en opposition à ces lois positives, comme cela nous est rapporté chez Matthieu et Luc :

¹ Décalogue : Exode (20, 1-17) et Deutéronome (5, 6-21)

² Lévitique (19, 18) : « Tu ne te vengeras pas, tu ne garderas pas de rancune envers les fils de ton peuple, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

³ Lévitique (24, 17-21) et Deutéronome (19, 21)

⁴ Roi de Babylone qui a régné de 1792 à 1750 avant notre ère.

Matthieu (5, 43-44) : « *Vous avez entendu qu'on a dit : Tu aimeras ton proche et détesteras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous poursuivent ; alors vous serez fils de votre père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les mauvais et sur les bons et pleuvoir sur les justes et les injustes.* »

Luc (6, 27-28) : « *Mais je vous le dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous détestent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous insultent.* »

Luc et Matthieu ajoutent même une partie qui fait penser à une loi du talion inversée :

Luc (6, 29-30) : « *Celui qui te tape sur une joue, présente-lui aussi l'autre ; et celui qui te prends ton manteau, ne l'empêche pas non plus de prendre ta tunique.* »

Matthieu (5, 38-41) : « *Vous avez entendu qu'on a dit : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne pas vous opposer au mauvais. Mais quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre ; et celui qui veut de faire juger pour prendre ta tunique, laisse-lui aussi le manteau. Quelqu'un te requiert pour un mille, fais-en deux avec lui.* »

Il ne fait aucun doute qu'il s'agit bien d'un commandement nouveau. Il a deux sens connexes. D'abord, il est absent des lois antérieures. La Torah est donc une loi incomplète, puisqu'elle ne contient qu'une partie de ce qui est prôné. De ce fait, il indique que la loi d'Amour vient prendre le pas sur la loi mosaïque puisqu'elle est plus globale. Cela ne nous étonne pas puisque la loi mosaïque est accomplie sans qu'on ne lui retire ne serait-ce qu'un iota ; c'est-à-dire comme toute action que l'on a accomplie, elle est terminée et manifestement incomplète, voire contraire à la loi que vient édicter christ.

L'amour demandé n'est pas rien. En effet, il se base sur l'exemple de celui que christ a offert à l'humanité ; c'est donc un amour absolu, sans limites et sans la moindre attente de retour. Ce corps de phrase est d'ailleurs intéressant, car il fait la bascule entre les deux autres à qui il sert de conclusion et d'entame. La première partie est une demande normale, alors que si l'on commence la lecture avec : « *comme je vous ai aimé* », elle devient forte et insistante.

En fait, cette phrase marque la séparation entre le judaïsme et le christianisme. Le premier prône l'amour et la soumission à son Dieu quand le second met en avant l'amour universel. Mélanger les deux pose problème.

On voit bien que celui qui veut suivre christ est obligé d'effacer les lois antérieures pour repartir sur une seule loi : la loi d'Amour, c'est-à-dire la Bienveillance ou, comme le dit Paul, la charité qui est le seul Évangile de christ.

LE COMMANDEMENT DES CATHARES

Il est désormais bien clair que les cathares, hautement respectueux d'appliquer à la lettre cet unique commandement de christ, ne pouvaient qu'en faire la pierre d'angle, le faite de leur doctrine.

C'est pourquoi ils vont organiser leur doctrine en veillant à ce que chaque point la constituant respecte absolument ce commandement.

La Bienveillance était effectivement considérée comme le signe que son porteur était sur le bon chemin, celui qui le mènerait vers sa bonne fin. On le voit bien dans les dépositions faites devant l'Inquisition. Par exemple, Arnaud Sicre⁵, fils d'une bonne croyante, décidé à dénoncer et faire capturer des bons-chrétiens, indique dans sa déposition qu'arrivé à San Mateo, en Aragon, il rencontre une femme qui se dit de Saverdun, mais qu'il identifie comme étant de Prades ou de Montailou. Il s'agit de Guillemette Maury, dont la tête est mise à prix. La première chose qu'elle lui demande est : « *As-tu "Entendement de Be ?"* », ce qui signifie l'entendement (la connaissance) du Bien. Par extension, elle propose à Arnaud de rencontrer le Be (Bien), c'est-à-dire un bon-chrétien, en l'occurrence, Guillaume Bélibaste.

Il est donc clair que, pour les cathares, le Bien est le point suprême de leur foi et de leur doctrine.

⁵ Version française de Jean Duvernoy du Registre d'Inquisition de Pamiers devant Jacques Fournier. Déposition 65, tome 3, pp 751 et suivantes.

L'HUMILITÉ ET LA VANITÉ

Prêche de Guilhem de Carcassonne, le 10 octobre 2021

L'HUMILITÉ VIENT DE LA BIENVEILLANCE

Je vous ai parlé, le mois dernier, du fondement du christianisme : le nouveau commandement qui nous fut donné par Christ : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Ce commandement qui invalidait la loi mosaïque, qui faisait du peuple juif le peuple élu de Dieu, introduisait une notion très étrangère aux hommes : l'idée que nous ne sommes pas supérieurs aux autres et que Dieu n'a pas de préférence parmi ses « enfants ».

C'est par anthropomorphisme que nous prêtons à Dieu l'idée qu'il puisse considérer ce qui émane de Lui selon une échelle hiérarchique.

Ce refus de peuple ou de groupe préféré de Dieu introduit une notion qui nous est souvent étrangère, et qui constitue l'un des deux concepts fondamentaux du catharisme : l'humilité.

Notre monde est fondé et ne fonctionne que par la loi de la domination qui s'exerce par la violence. C'est parce que nous nous croyons supérieurs aux autres, ou mieux appréciés de Dieu, que nous sommes prêts à les tuer pour affirmer la validité de cette thèse. Mais Dieu, ne peut être Dieu que s'il ne choisit pas. Il aime absolument et également tout ce qui émane de Lui et n'a pas de mal à opposer au Mal.

Accepter cette égalité dans l'amour de Dieu nécessite de refuser de se croire supérieur à quiconque. Cela s'appelle l'humilité.

L'humilité est la marque d'un esprit tourné vers Dieu comme son opposée, la vanité est la marque d'un esprit tourné vers le Mal.

J'ai traité ce sujet de l'humilité dans mon article du 29 décembre 2013, mais voudrais aujourd'hui vous la présenter de façon plus simple afin qu'elle puisse s'adresser au plus grand nombre, croyants cathares ou non, spirituels ou non, mais tout simplement hommes et femmes de bonne volonté.

Dans son livre : « L'armée des ombres » écrit en 1943, Joseph Kessel met en avant une forme d'humilité qui s'oppose à la vanité et la volonté de vivre. Si vous n'avez pas lu le livre, peut-être avez-vous vu le film éponyme de Jean-Pierre Melville, dans lequel le héros, joué par Lino Ventura, vit deux fois le même événement dramatique. En effet, capturé une première fois par les nazis, il se retrouve dans un stand de tir avec d'autres prisonniers et le responsable nazi offre la vie sauve à celui qui arrivera au bout du stand d'une centaine de mètres malgré les tirs nourris d'une mitrailleuse située à l'autre extrémité. Comme les autres et malgré lui, le héros finit par choisir de courir et est sauvé à mi-chemin par ses amis venus le libérer. À la fin de l'histoire, il se retrouve encore prisonnier et soumis à la même épreuve. Entre temps, il a vécu des événements qui lui ont montré combien la guerre est vaine et que l'humilité est le vrai remède à la folie des hommes. Aussi, et c'est sur cette image que se termine le film, au moment du top départ donné par le responsable nazi, il ne bouge pas et la dernière phrase du film dit : « Cette fois il n'a pas couru ».

L'HUMILITÉ EST CONTRE-NATURE

En effet, la volonté de vivre est de ce monde et elle se manifeste partout, aussi bien dans le monde animal que végétal. Elle détruit en nous la part spirituelle et nous force à refuser l'idée que nous sommes identique aux autres, même quand tout espoir est impossible. Dans les récits des camps de concentration, il est dit qu'après avoir gazé des victimes par dizaine, les nazis qui ouvraient les portes des chambres à gaz observaient que les corps n'étaient pas répartis dans la pièce, mais qu'ils étaient entassés en pyramide sous la bouche d'aération, car les victimes avaient cherché à se rapprocher de l'air frais en se servant des plus faibles comme escalier, alors qu'ils savaient bien qu'ils mourraient aussi, mais quelques secondes plus tard. Cette volonté de vivre apparaît dans sa totale absurdité.

Le monde, que nous cathares considérons comme l'œuvre du démiurge au service du principe du Mal, est entièrement organisé sous la loi de la lutte entre prédateurs et proies.

L'homme, d'abord proie, est devenu prédateur en utilisant son intelligence d'une part et en compensant sa faiblesse individuelle par un regroupement et une mise en commun des compétences. Mais, plus il dominait le monde, plus il a choisi de retourner sa volonté de vivre contre ses semblables. Car, à côté de la volonté de vivre s'est établie la nécessité de représentation, c'est-à-dire de reconnaissance de sa supériorité.

À ces notions il faut ajouter, comme le fit le philosophe Shopenhauer dans son œuvre : « *Le monde comme volonté et comme représentation.* », celle d'absurdité du monde qui n'est qu'une illusion qui nous est imposée comme un magicien cynique nous jetterait de la poudre aux yeux. Je pense que s'il avait eu connaissance du catharisme, il n'aurait pas choisi de se tourner vers le bouddhisme.

Dans ce monde qui n'est qu'une illusion, nous sommes manipulés dans notre chair par des choix impérieux qui vont au-delà de notre nature spirituelle et qui servent avant tout à nous maintenir dans l'ignorance de notre origine pour mieux nous empêcher de chercher à la retrouver.

Après avoir ainsi montré le cadre qui nous contraint, je voudrais maintenant me concentrer sur ce fondamental cathare qu'est l'humilité.

L'humilité n'est pas un choix naturel pour l'homme, car elle nous met en position de faiblesse vis-à-vis de ceux qui sont motivés par la vanité. En effet, comme je l'ai dit, si nous refusons d'agir en prédateurs, les autres vont très vite penser que nous sommes des proies, a priori faciles.

L'humilité commence à s'exprimer quand nous faisons le choix de ne plus participer à cette course à l'échalote du pouvoir. En effet, quitter la course alors que rien ne nous dit que nous allons la perdre exige une prise de conscience importante ; celle que la loi de ce monde est un mensonge. En effet, il faut avoir compris que les dés sont pipés pour refuser de jouer à un jeu que nous pensons pouvoir gagner. Sinon, ce serait de la folie comme le pensent ceux qui nous regardent agir et qui, ne comprenant pas notre choix, nous qualifient de cette épithète. En effet l'humilité est contre-naturelle, c'est-à-dire contraire à la nature mondaine, ce qui confirme qu'elle est spirituelle, même si nous n'en avons pas toujours conscience.

L'HUMILITÉ NOUS MÈNE À LA SPIRITUALITÉ

Comme le prisonnier qui parvient enfin à détacher ses chaînes tout en sachant qu'il lui faut encore sortir de sa cellule, puis de la prison et enfin rejoindre un lieu sûr, l'humilité confirme que nous avons compris le message de Bienveillance, mais qu'il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'atteindre le salut.

Comme l'homme libéré de ses chaînes dans la caverne de Platon qui s'abstient de juger les autres, quel que soit leur situation, celui qui comprend l'importance de l'humilité sait qu'il faut la mettre en œuvre pour qu'elle nous permette de cheminer vers notre salut. Elle n'est pas une fin en soi, mais la première marche vers un possible salut.

Elle va nous révéler l'incohérence du monde, basé sur la vanité, et nous rappeler que nous devons être clairs dans nos choix et nos actions sans oublier que nous cheminons bien si nous ne sommes pas seuls.

Si nous acceptons le concept selon lequel nous ne sommes pas supérieurs aux autres, mais seulement égaux, nous ne pouvons qu'abandonner l'idée de compétition au profit de l'idée de coopération.

Cette coopération veut dire que nous devons unir nos capacités, liées à notre niveau d'avancement spirituel, sans croire que nous devons compter sur le travail des autres pour acquérir notre salut.

Dans le catharisme, chacun est seul apte à assurer les conditions de son salut. Pas de Jésus mourant en croix pour racheter nos péchés, pas de martyrs déchiquetés dans les arènes pour nous ouvrir la voie et pas de religieux se retirant du monde pour vivre la foi à notre place.

La coopération avec les autres, qu'ils partagent notre foi ou pas, vise à éviter les pièges que nous tend le monde et à nous soutenir les uns les autres quand la motivation faiblit.

L'humilité est le bâton qui nous permet de progresser sur le chemin escarpé et inégal qui mène au salut. Nous devons toujours nous appuyer sur elle, car nous pouvons toujours trébucher et tomber. C'est

pourquoi, comme l'aveugle qui sonde le chemin devant lui à l'aide de sa canne, nous devons en permanence analyser les choix qui se présentent à nous à l'aune de l'humilité pour savoir lequel est spirituel et lequel est mondain.

Ainsi, nous verrons rapidement que les chemins de l'humilité nous élèvent au-dessus du monde et nous poussent à choisir les voies spirituelles. Bien entendu, l'humilité n'est pas l'alpha et l'oméga, mais elle est un pilier fondamental.

En nous poussant à cesser de nous comparer aux autres, elle nous convaincra de nous analyser nous-même sans complaisance mais en toute Bienveillance. En nous poussant à rejeter ce qui nous rattache au monde, elle nous aide à alléger la charge mondaine qui nous empêche d'avancer sur le chemin du salut. En nous obligeant à préférer l'essentiel au superflu elle nous donnera la clé du choix juste et vrai dans notre avancement.

À l'inverse, en recherchant la vanité dans les choix qui se présentent à nous, nous saurons identifier les faux choix, pourtant plus faciles, et nous saurons séparer ce qui vient du monde de ce qui vient du Père.

L'HUMILITÉ DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

On trouve de nombreux exemples de référence à l'humilité dans le Nouveau Testament :

Lettre de Paul aux Éphésiens (4, 1-2) : « Je vous exhorte donc, [...] à marcher dignes [...] en toute humilité et douceur et avec générosité, vous supportant les uns les autres avec amour. »

Év. Selon Luc (14, 10-11) : « Mais quand tu es invité, va t'étendre à la dernière place, [...] car quiconque se hausse sera abaissé et quiconque s'abaisse sera haussé. »

Lettre de Paul aux Colossiens (3, 12) : « Comme de saints et chers élus de Dieu, revêtez-vous donc de tendresse, de prévenance, d'humilité, de douceur et de générosité. »

Première lettre de Pierre (5, 5) : « [...] Mais tous, sanglez-vous d'humilité les uns envers les autres, car Dieu s'oppose aux outrecuidants et donne, au contraire, sa grâce aux humbles. »

Év. Selon Matthieu (5, 3) Sermon sur la montagne : « Magnifiques les pauvres par esprit car le règne des cieux est à eux. »

(6, 3) : « Toi, quand tu fais l'aumône, que ta gauche ignore ce que fait ta droite. »

Év. Selon Jean (10, 15) : « Oui je vous le dis, quiconque n'accueille pas le règne de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. »

Ces quelques citations doivent nous faire toucher à l'universalité de ce fondamental doctrinal qu'est l'humilité.

Je vous invite à reprendre une lecture attentive de votre propre Nouveau Testament et à y annoter (ou surligner) les passages qui vous montrent cet enseignement.

L'HUMILITÉ EST LE MARCHEPIED DU SALUT

L'humilité est donc l'outil qui permet de comprendre le monde, mais aussi de voir la route à suivre et celui qui permet de la suivre en sécurité.

Pour autant elle est fragile et la vanité, bien plus puissante, tend régulièrement ses pièges devant nos pas. Il faut donc associer à l'humilité la constance et la conviction pour que nous puissions cheminer vers le Bien.

Mais sans humilité il n'y a aucun espoir de pouvoir trouver le début du chemin, ce qui la rend indispensable à mettre en œuvre en premier. Donc, le croyant cathare doit commencer par cela s'il veut avoir une chance d'avancer et celui qui est plus avancé dans sa foi doit la maintenir vive, car la perdre revient à tirer une carte « prison » au Monopoly™ qui nous maintiendra hors du chemin jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvée.

C'est pour cela que j'ai classé l'humilité comme un des fondamentaux du catharisme. La négliger reviendrait construire sa maison sans fondation, comme sur du sable, et plus elle s'élèverait, plus elle glisserait vers le gouffre qui l'anéantirait.

N'hésitez pas à venir poursuivre vos réflexions sur les forums du site *Catharisme d'aujourd'hui* afin de trouver l'altérité nécessaire à un cheminement efficace.

NON-VIOLENCE ET POUVOIR

Prêche du 14 novembre 2021 par Guilhem de Carcassonne dans l'Église cathare de France

« Magnifiques les doux, car ils hériteront de la terre. » (Matthieu : 5,5)

« Magnifiques les pacifiques, car on les appellera fils de Dieu. » (Matthieu : 5,9)

LA VIOLENCE ET LE MONDE

Ce qui régit la vie dans le monde est la survie. Chaque espèce, animale ou végétale, cherche par tous les moyens à survivre suffisamment longtemps pour se reproduire et assurer ainsi la persistance de son groupe.

Pour survivre il est nécessaire de trouver un moyen de retarder l'échéance de sa mort, soit en évitant les dangers (fuite, dissimulation), soit par la fécondité, soit en attaquant.

Il est clair que ce monde est violent, et les rares moments de gentillesse que l'on observe ne sont que des pauses.

L'homme a d'abord dû lutter contre des prédateurs qui lui étaient supérieurs. Grâce à ses capacités d'adaptation et d'invention, il a petit à petit surmonté ses handicaps pour devenir un prédateur féroce. Je ne doute pas qu'ayant acquis cette conscience de son pouvoir sur la nature et ses habitants, il a ensuite voulu faire de même au sein de son groupe. René Girard nous l'explique très bien dans son livre : « *Des choses cachées depuis la fondation du monde* », l'homme s'est très vite hiérarchisé sur un groupe nucléaire dominé par le mâle reproducteur et principal pourvoyeur de nourriture. Mais la nécessité de l'agressivité des autres prédateurs l'a conduit à se regrouper, au prix d'adaptations, afin de mutualiser ses moyens productifs et défensifs en évitant violence mimétique.

L'évolution n'a rien changé et l'apparente sérénité de nos sociétés cède vite la place au constat d'une violence toujours présente. Souvent, elle ne s'exprime plus directement et physiquement, mais par des biais liés à des formes de pouvoir qui remplacent la stricte violence physique.

Il faut donc bien comprendre que la violence et le pouvoir sont les marqueurs fondamentaux de ce monde.

La violence est multiforme

Quand on parle de violence, on ne se rend pas toujours compte de son étendue et de ses domaines d'application.

Nous connaissons la violence physique et, depuis relativement peu, la violence mentale. Mais il existe aussi des formes de violences qui s'exercent dans tous les domaines de la vie : sociale, religieuse, financière, politique, etc.

La violence physique est plus simple, quand elle n'est pas directement liée à une autre forme. Elle vise à soulager son auteur d'une frustration qui le fait se sentir proie et qui pense que sa violence va en faire un prédateur. Le choix de la violence est dès lors plus instinctif que réfléchi.

La violence mentale est elle aussi directement liée à un problème de représentation. Son auteur veut affirmer sa suprématie sur sa victime, mais sa propre lâcheté l'amène à choisir le harcèlement et la manipulation pour ne pas prendre de risque personnel, ce qui confirme son manque d'assurance.

La violence sociale vise à l'exercice d'un pouvoir en vue d'une volonté de domination et/ou d'une représentation vis-à-vis de la société et des victimes. Elle s'exerce souvent via une utilisation fallacieuse du système législatif et réglementaire dont les failles permettent son exercice tout en protégeant ses auteurs.

La violence religieuse est avant tout une recherche de représentation. Le groupe qui l'exerce vise à apparaître comme supérieur à ceux qu'il se choisit comme victimes, ce qui dénote son inquiétude, qu'il cherche à effacer dans sa propre image.

La violence financière est plus un outil qu'une violence à part entière. Depuis que l'argent a cessé de n'être qu'un outil facilitant le troc permettant d'échanger des biens, des services, un travail, pour devenir une quête en soi permettant d'affirmer une représentation, il a perdu son caractère bénéfique pour devenir une sorte de représentation maligne que l'on peut voir comme le moyen ou l'affirmation de l'Antéchrist.

La violence politique est une manière d'exercer un pouvoir, ce qui dévoile un sentiment d'infériorité. La représentation en est quasiment absente, car le monde politique est extrêmement dévalorisé dans l'opinion publique.

Face à ces violences nous allons voir que seule une non-violence globale est possible, sinon elle deviendrait vite une contre-violence qui n'est rien d'autre qu'une autre violence.

La contre-violence est un piège

Quand on subit la violence, la réaction naturelle est de vouloir s'y opposer par des moyens identiques : c'est la contre-violence.

Dans une démocratie et pour un individu moralement respectable, la contre-violence est un piège, car elle est obligée de dériver rapidement en violence aveugle à son tour. En effet, la contre-violence, qui n'est rien d'autre qu'une violence réactionnelle ne peut faire cesser la violence que par l'élimination de la violence initiale sans lui apporter la démonstration de son injustice. Elle met uniquement en avant sa plus grande puissance, ce qui crée forcément une frustration et qui laisse penser que la violence initiale était finalement justifiée. C'est d'ailleurs pour cela que les auteurs de violences s'attaquent à des victimes évidemment reconnues comme innocentes, car ils savent que cela engendrera une contre-violence plus forte et plus aveugle que s'ils n'avaient attaqué que des corps constitués destinés à recevoir des violences attendues auxquelles ils savent répondre de façon proportionnée. C'est le propre du terrorisme qui par-là cherche à provoquer la panique liée à l'incertitude des cibles visées, le rejet de l'autre sans distinction de sa réelle responsabilité et une réaction violente qui favorisera la radicalisation de part et d'autre.

Il n'y a donc aucune échappatoire au piège de la contre-violence et son risque évident est l'escalade qui peut très bien se terminer par un drame au plan individuel et par un abandon de la démocratie au plan social et politique.

En effet, la démocratie est un système de gouvernement très fragile. Winston Churchill disait même qu'elle « est le pire système de gouvernement... à l'exclusion de tous les autres. ». La seule solution pour une démocratie de répondre à une violence est de renforcer visiblement son caractère démocratique.

LA NON-VIOLENCE CATHARE

Les Églises ne sont pas à l'abri de la violence et de la contre-violence. Quand leurs dirigeants sont mal choisis et qu'ils sont tournés vers le monde, ils sont souvent tentés par la violence, vécue comme un moyen simple de résoudre rapidement une problématique de pouvoir et de représentation.

Alors qu'ils avaient subi conjointement et côte à côte les violences des romains, les judéo-chrétiens, une fois investis du pouvoir de justice religieuse par l'empereur, vont se retourner contre leurs anciens coreligionnaires chrétiens, les pagano-chrétiens, qu'ils vont martyriser à leur tour.

Et cela peut être décliné à l'envi tout au long de l'histoire pour presque toutes les religions. Même les parangons de la non-violence, les bouddhistes, voient certains de leurs membres s'abandonner à la violence religieuse contre les musulmans. Ils ont même assassiné leur coreligionnaire Gandhi au nom de leur vision étriquée de leur religion.

Qu'est-ce que la non-violence ?

Chaque fois que j'ai eu l'occasion de parler de la non-violence dans un rendez-vous réunissant des personnes, a priori empreinte de l'esprit du catharisme, j'ai obtenu des débats très animés et des réactions émotionnelles puissantes, en raison de ce que la non-violence cathare évoquait comme souffrance pour beaucoup de participants.

La raison principale est simple : la non-violence est avant tout un abandon de sa condition humaine.

Comme l'Être et le non-Être ne peuvent se comparer, la non-violence et la violence ne se comprennent pas sur le même plan d'intelligence. La non-violence est un avant-goût de la divinité. C'est bien pour cela qu'il s'agit d'un fondamental du catharisme. Si l'humilité nous ramène à notre condition mondaine, la non-violence nous élève à notre condition spirituelle.

La non-violence nous enseigne que nous devons rester neutres face à la violence du monde ; elle ne nous concerne plus parce que nous sommes convaincus de ne plus être de ce monde. C'est un détachement, non pas

sensuel comme l'ataraxie, mais intellectuel. Le non-violent se refuse à considérer la violence mondaine qu'il s'agisse de la justifier, de la rejeter ou même de la combattre.

Le catharisme et la non-violence

Comme je viens de le dire, le catharisme considère la non-violence comme un fondamental de sa doctrine. En clair, nul ne peut envisager cheminer par la voie cathare s'il ne se sent pas capable d'éliminer la violence de son rapport aux autres.

Mais dans un monde où la violence est l'alpha et l'oméga des rapports humains, comment un cathare peut-il vivre sans s'isoler de la société ?

C'est avant une question de priorité. Le cathare s'interroge sur ce qui est sa priorité : doit-il vivre dans ce monde et en accepter les règles ou préfère-t-il vivre un avant-goût de son salut en acceptant les risques que cela implique en ce monde ?

Notre choix est vite fait, mais contrairement aux premiers chrétiens qui faisaient du martyre une condition du salut, les cathares en acceptent l'augure s'il n'y a pas moyen d'agir autrement, mais ils ne le recherchent pas.

Par contre, ils se concentrent plus sur la violence qu'ils sont susceptibles d'infliger que sur celles qu'ils pourraient recevoir. En effet, nous sommes violents en permanence et le plus souvent sans en avoir conscience. Or, le cathare, de par sa Consolation qui l'a affranchi de ses fautes passées et qui lui a ouvert la connaissance fine et claire du Bien, est devenu un véritable pécheur devant tous, car il n'a plus l'excuse de l'ignorance.

C'est pourquoi la non-violence est si importante pour les cathares et qu'elle demande autant d'effort d'apprentissage de la part du croyant débutant jusqu'au cathare consolé près à rejoindre l'Esprit unique.

La non-violence face à la violence

La question habituelle est de savoir comment le catharisme prône à ses membres une action adaptée face à une violence les concernant directement ou pas. L'évitement est la réponse la plus simple, même s'il n'est pas toujours possible.

L'évitement consiste à se soustraire, préventivement ou pas, à un risque de violence. Il faut donc être capable d'identifier les situations susceptibles de déboucher sur un conflit mimétique notamment pour désarmer toute tentation de dérive violente de la part des autres. Quand on n'y est pas parvenu, il convient de laisser le champ libre si c'est possible.

Parfois la violence crée une situation de confrontation inévitable. La meilleure solution est alors de tenter de désarmer la violence de l'autre par une attitude de calme résolution et de renvoi cohérent à l'inadéquation de la violence que l'autre met en avant. Cela peut être le cas dans un cadre professionnel où un collègue essaie d'abuser de votre non-violence qu'il aurait confondue avec une attitude victimaire. Le rappel des règles légales et réglementaire peut le faire reculer, car le violent est rarement courageux. L'affirmation calme de votre résolution à porter l'affaire devant les instances appropriées avec le risque de sanctions à venir pour votre agresseur est souvent suffisant. Il préférera alors abandonner sur une pirouette stylistique qu'il croira suffisante à lui donner le beau rôle.

Dans un cas extrême, la violence est impossible à éviter ou à faire cesser. Le plus dur est alors de l'accepter, à charge pour votre agresseur de rendre des comptes, voire de l'endosser si vous n'êtes pas la victime initialement visée. Il est important de ne pas céder aux tentatives de l'agresseur visant à se décharger de sa responsabilité. Les « *tu vas m'obliger à te faire ceci* » ou « *tu seras responsable de ce qui va arriver* » doivent systématiquement impliquer une réponse claire quant au refus d'endosser la responsabilité de l'acte à commettre. Cela peut nous ramener au cas précédent où l'agresseur peut finalement choisir de renoncer.

Enfin, et c'est souvent là que le bât blesse pour beaucoup, il faut se convaincre qu'il n'existe pas de violence légitime. Combien de fois ai-je dû répondre à des remarques ultimes sur le ton voulant dire que la violence envers un monstre pouvait sauver de nombreuses vies ! C'est un biais intellectuel erroné. Nous ne sommes pas comptables des vies des autres, puisque nous ignorons tout des tenants et aboutissants de nos actes. Faute d'un véritable libre-arbitre, nous devons gérer l'instant présent à la valeur de ce qu'il représente. Quelque violence que ce soit est inacceptable envers qui que ce soit. C'est un peu comme le serment des soignants de ne pas laisser leur opinion interférer avec leur pratique soignante.

Non-violence et pouvoir

Un dernier point, qui me semble important. Comme nous l'avons vu, la violence est souvent un vecteur de la volonté de représentation. Exercer un pouvoir revient donc à prendre le risque de la violence, directe ou non et la non-violence refuse le pouvoir. Comme l'humilité, parce qu'elle rejette la publicité nous enjoint à ne pas faire connaître nos actes positifs, la non-violence nous enjoint à refuser toute position de pouvoir, y compris le plus social qu'il soit. Nous devons donc rester à distance des jeux du pouvoir humain, à quelque niveau qu'il se situe.

Avec toute ma Bienveillance.

ASCÈSE ET SIMPLICITÉ

Prêche du 12 décembre 2021 par Guilhem de Carcassonne

Parmi les éléments doctrinaux cathares qui impressionnent le plus les personnes qui découvrent cette religion figure, sans nul doute, l'ascèse.

En effet, vue de l'extérieur, l'ascèse est considérée comme une privation, assortie de contraintes qui confinent à des sacrifices. Cette vision tient au fait que les observateurs ignorent un fait essentiel dont ils sont dépourvus : l'engagement spirituel qui inverse le paradigme animal — qui domine toutes les espèces —, au profit d'un paradigme spirituel qui éloigne tout ce qui est mondain au profit d'une large ouverture spirituelle.

Il ne peut y avoir privation que s'il persiste de l'envie et du désir. L'engagement cathare doit être compris comme une forme d'éducation, tant spirituelle que charnelle. Cette éducation concerne en premier lieu la part mondaine de notre être qui est habituée à tout régir et à imposer sa loi, qui vise à la survie et à la domination. Cette éducation va utiliser les règles d'abstinence pour formater le corps et l'intellect — qui sont de nature mondaine —, au paradigme spirituel, qui inverse les rôles et les primautés. Le corps va devenir le support, inerte et obéissant, de l'esprit saint qu'il renferme, pour que ce dernier puisse se déployer du mieux possible, en vue de son évocation, qu'il prépare avec l'aide du paraclet, et qu'il réussira par la grâce du principe du Bien.

Il devient dès lors évident que ce qui apparaît, du point de vue du paradigme mondain comme une privation, est en fait, du point de vue du paradigme spirituel une élévation.

L'ascèse pousse à la simplicité, puisque cette dernière devient la conséquence de l'ascèse. Elles sont à la fois doctrinales dans leur formulation et leurs motivations, tout en relevant de la praxis dans leur mise en œuvre. De même, elles relèvent des deux fondamentaux que nous avons déjà étudiés, eux-mêmes strictement dépendants du commandement christique de Bienveillance.

L'ASCÈSE DOCTRINALE, UNE MORALE INTELLECTUELLE

D'un point de vue strictement littéraire et encyclopédique, il s'agit d'une technique de discipline psychologique en vue d'une libération spirituelle. Bien entendu, les cathares avaient approfondi ce concept.

Aucun des auteurs que j'ai consultés n'a semblé en avoir saisi toute la dimension. Dans son ouvrage : *La vie quotidienne des cathares du Languedoc au XIII^e siècle*¹, René Nelli règle en quelques lignes le sujet et conserve l'approche sacrificielle liée au judéo-christianisme. Jean Duvernoy, dans sa somme en deux volumes : *Le catharisme*², nous détaille très bien les différents éléments de l'abstinence, mais conserve, lui aussi, un regard extérieur imprégné de judéo-christianisme. Michel Roquebert, malgré un ouvrage dédié à l'approche religieuse du catharisme : *La religion cathare, le Bien, le Mal et le Salut dans l'hérésie médiévale*³, n'aborde jamais les éléments doctrinaux et la praxis des cathares, préférant se cantonner à des considérations théologiques, très intéressantes mais détachées du fond de cette religion. Anne Brenon, même si elle en a donné une image précise et détaillée dans le second tome de son ouvrage : *Dissidence chrétienne dans l'Europe médiévale – Le choix hérétique*⁴, n'aborde pas la profondeur de ces pratiques ascétiques. S'il est un auteur qui semble s'être approché un peu plus de la profondeur de l'ascèse cathare, c'est sans doute Philippe Roy, dans : *Les cathares. Histoire et spiritualité*⁵, qui nous rappelle combien cette pratique importante était avant tout un choix personnel et spirituel et non une démarche sacrificielle ou punitive.

L'ascèse chez les cathares est donc une discipline à la fois morale et physique, portée par une démarche spirituelle.

L'ascèse morale

Sur le plan moral elle touche aux deux fondamentaux. En effet, on peut classer ses applications en deux catégories : celles qui cherchent à ne faire violence à personne et celles qui cherchent à développer l'humilité en nous.

¹ *La vie quotidienne des cathares du Languedoc au XIII^e siècle* – Éditions Hachette 1969

² *La religion des cathares*, t. 1 *Le catharisme* – Éditions Privat 1976

³ *La religion cathare, le Bien, le Mal et le Salut dans l'hérésie médiévale* – Éditions Perrin 2001

⁴ *Le choix hérétique*, t. 2 *Dissidence chrétienne dans l'Europe médiévale* – Éditions La louve 2006

⁵ *Les cathares. Histoire et spiritualité* – Éditions Deryy 1993

Essayons de les lister. L'ascèse morale consiste à se retirer du monde et donc à ne plus participer à ses luttes de pouvoir. Le refus de juger les personnes, le refus d'affirmer quoi que ce soit, le refus de prêter serment, le refus de mentir. Forcément cela ouvre la porte à ceux qui veulent au contraire exercer leur pouvoir et affirmer leur vérité. Mais, pour les cathares ce n'est pas grave, car c'est en suivant leur règle avec fermeté et constance qu'ils démontrent la validité de leur foi, quand d'autres triturent les textes et modifient les règles dans le sens d'un allègement de leurs difficultés, plutôt que de se mettre en état d'en atteindre le niveau. En effet, celui qui cherche à réduire les obligations d'une règle ment deux fois : d'abord en prétextant qu'on ne peut pas la suivre aujourd'hui, alors qu'elle était pratiquée en d'autres temps, et en affirmant qu'on peut la modifier, même si l'on n'a pas d'argument doctrinal à lui opposer. On peut, par contre, la modifier si elle s'appuie sur des éléments de la connaissance générale qui ont évolués au fil des siècles, mais c'est en général en la développant et non en la restreignant.

Le refus de juger

Contrairement à beaucoup, le cathare ne considère pas que son engagement spirituel le rend meilleur ou plus clairvoyant que les autres. Au contraire, il prend conscience de sa fragilité dans un monde qui cherche à lui faire croire qu'il dispose du libre-arbitre alors que c'est faux. Par conséquent, il s'interdit de porter un jugement sur la personne de qui que ce soit. Quand il constate des problèmes dans l'expression des autres, il les relève et argumente contre ces propos ; le cas échéant il peut montrer que les propos sont contraires à la connaissance que nous avons, grâce au catharisme, en utilisant les publications contrôlées ou en proposant des sources à l'appui de ses dires. Critiquer un propos n'est pas juger une personne. Par contre, catégoriser une personne pour dénigrer son propos est interdit. Si le cathare se trouve confronté à cela il ne peut que le faire remarquer et se retirer de la discussion.

Dans un autre domaine, le cathare ne veut pas prendre parti. Il ne participe pas aux votes pour désigner des représentants puisqu'il reconnaît ne pas avoir les compétences pour juger entre tel ou tel candidat. De même, s'il soutient ceux qui souffrent, il ne se positionne pas en représentant des autres, ni en cherchant à obtenir un mandat électif politique, ni en prenant des responsabilités de représentation professionnelle. S'il s'investit dans une activité sans retentissement sur la vie des gens, comme dans le cadre d'une association, il veille à ne pas être le seul à décider.

Le refus d'affirmer quoi que ce soit

Dans la droite ligne du point précédent, le cathare refuse de se mettre en situation d'avoir à affirmer ce qui est vrai et ce qui est faux. Il peut donner son opinion, non sans préciser par des circonlocutions appropriées, que ce n'est qu'un point de vue relevant d'une impression qui ne prétend pas être la vérité. Ce point est très important, car dans notre monde nombreux sont ceux qui, au contraire, s'expriment à la va-vite au risque de se retrouver dans l'impasse de leur empressement. Un vieux dicton nous demandait de tourner sept fois la langue dans la bouche avant d'affirmer quoi que ce soit et le Président américain, Abraham Lincoln, avait eu cette remarque délicieuse : « Mieux vaut se taire au risque de passer pour un imbécile, que de s'exprimer à tout prix et de ne plus laisser le moindre doute sur ce point. »

Cet élément, directement lié au fondamental de l'humilité, pose également un problème vis-à-vis des autres. En effet, la tentation était forte pour les sympathisants et les croyants d'interroger le Bon-Chrétien disponible sur tout et sur rien. Or, ce dernier n'avait pas forcément la connaissance et la compétence pour répondre. Et si l'on insistait, il courait le risque de se mettre en faute sur ce point en disant quelque chose d'inexact ou qu'il n'avait pas pu vérifier. C'est pourquoi, les cathares insistaient sur le fait que les croyants devaient éviter de presser de question leur interlocuteur et attendre qu'il les ait dirigés vers un prédicateur plus à même de leur répondre.

Le refus de prêter serment

Comme toujours, la doctrine cathare et la règle de justice et de vérité qui en découle, s'appuient sur l'exemple de Christ. Ce dernier prohibe clairement le serment, comme cela est dit dans l'Évangile selon Matthieu : « *Et moi je vous dis de ne pas jurer du tout, ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est le marchepied de ses pieds, ni par Jérusalem, parce qu'elle est la ville du grand roi. Ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux en rendre blanc ou noir un seul cheveu. Que votre parole soit : oui oui, non non ; le surplus est du mauvais.* » (34-37). C'est encore un niveau supplémentaire par rapport à la loi mosaïque, qui est incomplète, puisqu'elle se limite à interdire le parjure.

Pendant, nos sociétés ont instauré une justice dite populaire, qui fait intervenir des jurés désignés d'office par tirage au sort. Il est impossible de se mettre hors de portée puisque le tirage se fait sur les listes électorales

où chacun est obligé par la loi de s'inscrire dès sa majorité. Donc, si un cathare se trouve contraint par la loi de se présenter devant une instance qui va lui demander de prêter serment, il doit expliquer qu'il ne peut le faire, mais qu'il veut bien collaborer dans les limites de sa foi et de ses compétences. Si on lui demande de prendre parti malgré ses explications, il doit alors prévenir qu'il prendra la décision la moins pénalisante pour la personne concernée, ce qui peut être considéré comme une entrave par l'autorité qui veut le forcer à agir. Dans le meilleur des cas il sera récusé, au pire il pourra subir une condamnation aussi injuste que contraire à la Constitution qui reconnaît la liberté de conscience.

Le refus de mentir

Ce point est commun à beaucoup de milieux, religieux ou non. Chez les cathares, en application de la parole christique qui ne fixe aucune exception à ce critère, il est plus étendu que dans d'autres milieux. Ainsi, la société civile interdit le mensonge dans certains cas : sous serment, quand il engage une autre personne, etc. Mais elle l'autorise pour se protéger ou dans un cadre familial, pour protéger un proche. Les religions judéo-chrétiennes sont plus exigeantes : elles interdisent tous les mensonges dont nous avons connaissance, qu'ils soient volontaires, actifs ou passifs (par omission). Les cathares interdisaient tous les mensonges également et y ajoutaient ceux dont ils n'avaient pas conscience au moment où ils étaient commis. C'est pour cela qu'ils évitaient d'exprimer des propos trop affirmatifs, préférant les circonlocutions évasives.

Ce point ne relève pas du fondamental d'humilité, mais de celui de non-violence puisque le mensonge porte tort à celui qui en subit les conséquences.

L'ascèse sociale

Le retrait du monde

Comme je l'ai dit, les cathares ne cherchaient pas à paraître en société. Les points précédents montrent qu'à l'évidence ils ne pouvaient pas se mettre en avant ni répondre favorablement aux demandes pressantes des croyants qui voulaient en faire des exemples moraux, comme on le voit souvent dans les dépositions devant l'Inquisition.

Ils vivaient leur vie cénobitique selon leur règle, mais quand ils devaient se mêler au monde, ils le faisaient en respectant les règles de ce dernier. Quand ils craignaient qu'un choix les entraîne à devoir respecter des règles sociales contraires à leur règle morale, ils se tenaient à l'écart, y compris à leur détriment. Nous connaissons le cas de l'animal pris au piège qui est relaté dans la règle du Nouveau Testament occitan de Lyon. Dans un cas, le cathare passe sans intervenir face à l'animal trouvé dans le piège. Cela peut choquer qu'il choisisse de ne pas intervenir. En fait, deux cas peuvent l'expliquer : l'animal est déjà mort et le libérer ne changerait rien ou bien le cathare n'a pas la possibilité d'indemniser le chasseur. Dès lors, il reste en dehors de la société des hommes et n'intervient pas.

Les bases philosophiques

Cela fait penser un peu aux philosophes qui refusaient d'intervenir quand ils estimaient cela contraire à leurs conceptions philosophiques. On raconte notamment l'histoire de Pyrrhon d'Élée⁶, philosophe cynique, dont le maître, Anaxarque, était tombé dans une mare et qui le laissa ainsi sans rien faire. Sujet aux reproches de la population, Pyrrhon fut défendu par son maître qui loua son indifférence au monde. Les Stoïciens, disciples de Zénon appelés ainsi en référence au Portique où il philosophait, étaient aussi détachés du monde, comme le montre cette anecdote. Épictète⁷, esclave romain d'origine phrygienne, fut torturé par son maître dans sa jeunesse. Celui-ci lui tordait la jambe au point que l'esclave lui dit : « Tu vas me casser la jambe. » ; son maître ne l'écoutant pas, la jambe se brisa et le sage dit alors : « Je te l'avais bien dit ! ». Quoique de condition modeste, Épictète fut considéré par l'empereur Marc Aurèle comme son maître en philosophie. À bien des égards il philosophait comme les cathares. On retrouve dans le livre que je vous conseille en note, de nombreuses remarques qu'appliquaient ou que n'auraient pas reniés les cathares. Il n'est pas cité par Diogène Laërce, sans doute mort plusieurs siècles plus tôt.

L'ataraxie bienveillante

Le cathare vit dans un espace particulier où le monde interfère peu avec lui, en temps normal. Cet état de détachement s'appelle l'ataraxie, la paix des sens ! Cependant, quand ils étaient au contact des croyants, et plus encore à celui d'autres personnes, ils ne laissaient pas paraître cet état et le cachaient derrière leur bienveillance.

⁶ *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Diogène Laërce – Éditions Flammarion 1965

⁷ *Épictète*, Gabriel Germain – Éditions du Seuil 1964

Nous avons l'exemple des cathares se délectant ostensiblement devant les croyants d'un plat que ceux-ci venaient de leur offrir. Bien entendu, que leurs sens n'étaient pas totalement abolis, mais pour autant peu leur important que la nourriture soit mangeable ou excellente. Mais pour manifester leur sensibilité à l'effort du croyant, ils agissaient avec Bienveillance pour qu'il soit satisfait sans pour autant mentir.

Cela est important à comprendre, car nous avons trop peu de témoignages de revêtus pour saisir le détail de leur psychologie sociale. Comme de logique ils étaient plutôt centrés sur leur spiritualité que sur leur place dans ce monde. Et quand nous lisons les témoignages de croyants, de sympathisants, voire de témoins désireux de se dédouaner vis-à-vis de l'Inquisition, notre lecture est viciée par la compréhension forcément réduite qu'en avaient ces personnes ; compréhension également pervertie par notre empreinte mondaine.

Si j'emploie ce terme d'ataraxie bienveillante — presque un oxymore —, c'est qu'elle reflète les deux versants de l'état de Bon-Chrétien en ce monde : une part spirituelle détachée de tout et une part mondaine empreinte de cet Amour auquel nous convie Christ.

Cela explique que les relations sociales des cathares étaient parfois incompréhensibles du commun des mortels qui en ont fait un compte rendu, forcément erroné, lors de leur interrogatoire. Par exemple, quand Pierre Authier⁸, avant de se rendre en Italie pour y suivre son noviciat avec son frère Guilhem, régla ses affaires en vendant ses biens ou en les répartissant entre sa femme, sa maitresse et ses enfants, il n'hésita pas à vendre à perte car le profit n'était plus pour lui un objectif.

Je traiterai de l'ascèse dans la praxis dans un prochain prêche.

Guilhem de Carcassonne

⁸ *Peire Autier Le dernier des cathares*, Anne Brenon – Éditions Perrin 2006